

VIVRE AVEC KANT

Kant c'est notre trophée russe!

Discours du gouverneur de la région
de Kaliningrad lors de la commémoration
de 300^e anniversaire d'Emmanuel Kant

Nous disons Lénine, entendez: le Parti!
Nous disons le Parti, entendez: Lénine!

Vladimir Maïakovski

Nous disons Kaliningrad, entendez: Königsberg...
Pendant longtemps, ma familiarité avec le célèbre natif de cette ville s'est limitée au postulat selon lequel on devait à Lénine la « critique du subjectivisme de Kant », sans que j'eusse la moindre idée de ce en quoi consistait ce « subjectivisme » ou sa « critique ». Il devait en aller de même pour tous les citoyens de l'URSS, à l'exception des philosophes de métier, autrement dit des professeurs de marxisme-léninisme.

Dans les écoles soviétiques, la philo n'était pas enseignée (bénie soit l'heureuse « exception française »!). En revanche, son enseignement était obligatoire pendant les études supérieures, quel que soit le profil: les

étudiants en biochimie en recevaient, plusieurs heures par semaine pendant les cinq années d'études, la même dose que les futurs historiens ou journalistes. Il s'agissait d'une triade sacrée : matérialisme historique-économie politique-athéisme scientifique. De Kant, il n'était pas souvent question, et quant à son subjectivisme, nous étions réduits à des conjectures.

Certes, il y avait des exceptions, mais elles étaient rarissimes. Ainsi, un de mes amis et condisciples, plus tard grand spécialiste du structuralisme français, devait partir à Mary, au Turkménistan, pour un stage obligatoire, en l'occurrence pour servir d'interprète lors de cours portant sur la production de missiles, dispensés par les spécialistes russes aux ingénieurs militaires algériens, censés se perfectionner dans cette noble science. La durée de la corvée : six mois. Se doutant qu'il n'y aurait pas grand choix de loisirs, notre jeune lettré décida d'emporter de la lecture. Qu'avait-il mis dans sa valise, pour la transporter à plus de 2 500 kilomètres ? Les œuvres de Kant en six volumes ! Qu'il a lus, du début jusqu'à la fin.

Mais de tels cas étaient exceptionnels, même si un étudiant en lettres ne pouvait jamais savoir où il serait envoyé pour son « stage » ni ce qu'il serait censé y faire. J'avoue que ma propre connaissance des écrits du philosophe n'a pas beaucoup progressé par la suite et – je l'avoue également – je n'ai jamais lu *La Critique de la raison pure*, même pas dans une version pour les « Nuls ». Récemment, en attendant un bus à Bordeaux, je jetai, comme d'habitude, un coup d'œil dans une de ces boîtes, près de l'arrêt, où les gens mettent des

bouquins pour s'en débarrasser. Et que vis-je trônant entre *Bien éduquer son chien* et *Ma cuisine végane pour tous les jours*? *La Critique de la raison pure*! Un gros volume en édition de poche dans un bon état, mais pas neuf, donc lu. Mais comment pouvait-on avoir l'idée de se séparer d'un tel livre? Il ne s'agissait tout de même pas d'un roman de gare. Et moi, qu'allais-je faire? Le laisser là comme un vulgaire polar? L'emporter, tout en sachant que je n'avais pas l'intention de le lire? Le bus n° 15 surgit d'un tournant de la rue. Le cœur gros, je m'éloignai de la boîte. *Requiescat in pace...*

Je croyais que, à part les exceptions comme celle citée plus haut, il en était de même pour la plupart de mes ex-compatriotes – eh bien non : dans la Russie postsoviétique, on vit littéralement avec Kant. En voici trois exemples.

Le premier, je l'ai déjà évoqué, mais n'ayant pas l'immodestie de prétendre que le lecteur connaît mes écrits par cœur, je le répéterai d'autant plus volontiers qu'il me plaît beaucoup :

« À Rostov, au cours d'une bagarre dans une buvette, après avoir échangé des insultes, les deux antagonistes en vinrent aux mains. L'un sortit un pistolet et blessa son adversaire, qui dut être hospitalisé. Arrêté et amené au commissariat, l'agresseur déclara que la divergence d'opinions qui avait mis le feu aux poudres concernait la philosophie d'Emmanuel Kant », lisait-on, il y a quelques années, dans un numéro de *Gazeta.Ru*, un quotidien en ligne. Ce fait divers déclencha l'hilarité de la blogosphère. Les internautes goguenards

réclamaient des précisions : était-ce au sujet de l'impératif catégorique ? à propos de *das Ding an sich* ? Derrière les moqueries se devinait une fierté : voilà à quel point nous, les Russes, sommes préoccupés par les choses de l'esprit ! Sous-entendu : à la différence de l'Occident matérialiste. Moi aussi, j'ai bien ri en lisant cette histoire, surtout en essayant d'imaginer la scène dans un autre décor : il suffisait de remplacer Rostov par, disons, Chalon-sur-Saône, et la vodka par le pinot noir. Toutefois, la question demeure : faut-il y voir une preuve de la haute spiritualité des Russes, une nouvelle manifestation de la mythique « âme slave » ?

Peu après, une autre histoire défraya la chronique. Il s'agissait de l'initiative des autorités de « baptiser » les aéroports du pays. Plus question, comme par le passé, de se contenter de quelques icônes du panthéon communiste : le kolkhoze Maurice-Thorez, la piscine Rosa-Luxembourg ou la boucherie Lénine. Non, il fallait « se réinventer », ratisser plus large, s'enraciner davantage dans l'histoire russe, former une nouvelle cohorte d'esprits tutélares, bref, œuvrer à la (ré)éducation du peuple.

À cette fin, on organisa des élections (et qu'on ne vienne pas nous dire que la Russie de Poutine n'est pas une démocratie !) : les citoyens allaient faire preuve de créativité, proposer des candidats, puis voter.

La Russie dispose de quarante-six aéroports nationaux et internationaux. Naturellement, le plus international parmi eux, Cheremetièvo, se vit attribuer le nom de Pouchkine. Cet aéroport était international

encore à l'époque soviétique et assurait quasiment toutes les liaisons avec les pays étrangers ; à cette époque, « prendre l'avion à Cheremetièvo » (il y a encore deux autres grands aéroports à Moscou) était synonyme de « se rendre à l'étranger », ce dont, à des rares exceptions, les citoyens du pays ne pouvaient même pas rêver. Donc une fenêtre entrouverte sur le monde. Et tant pis si Pouchkine lui-même n'a jamais reçu l'autorisation de voyager hors de la Russie ; il en avait pourtant envie, mais le tsar, Nicolas I^{er}, disait *niet*. Donc, finalement, un drôle de choix. Je trouve bien plus sympathique l'idée de la compagnie Norwegian de baptiser les avions plutôt que les aéroports, en affichant de gigantesques portraits d'écrivains, d'artistes et de savants sur la queue de leurs appareils : on peut ainsi voir les visages familiers de Grieg, Hamsun, Selma Lagerlöf ou encore Nils Bohr – et eux, à leur tour, peuvent voir du pays.

À la différence de Pouchkine. « Un jour, raconte dans ses mémoires le prince Viazemski, Pouchkine, dans le cercle de ses amis, faisait son russophile en dénigrant l'Occident. Cela agaçait Alexandre Tourgueniev, cosmopolite par concours de circonstances, mais également par goût. Il contestait vivement les avis pouchkiniens, et à la fin, n'en pouvant plus, il lui lança : "Écoute, mon cher, commence par faire un tour ne serait-ce qu'à Lübeck !" Pouchkine éclata de rire, et l'ambiance se détendit. Rappelons [...] qu'à l'époque les voyageurs russes quittaient d'habitude le pays par les bateaux lübeckois, de sorte que Lübeck était la première ville étrangère qu'ils visitaient. »

Mais laissons là Pouchkine et revenons à Kant. Pour les quarante-cinq autres aéroports, les listes des candidats furent établies, et les élections, en plusieurs tours, eurent lieu. Les résultats offrirent une joyeuse macédoine de tout et (a-t-on envie de dire) de n'importe quoi. Parmi « les noms des personnes qui ont rendu de grands services à la Patrie », selon l'oukase signé Poutine, on trouve pêle-mêle des tsars : Pierre le Grand (Voronej) et Nicolas II (Mourmansk), un général, Karbychev, héros de la Seconde Guerre mondiale (Omsk), un chanteur d'opéra, Khvorostovski (Krasnoïarsk), un critique littéraire, Belinski (Penza), une princesse, Olga (Pskov), un chimiste, Mendeleïev (Tioumen)... et ainsi de suite. Tchekhov, lui aussi, a désormais un aéroport sous son patronage, celui d'Ioujno-Sakhalinsk, en Extrême-Orient.

Tout cela s'est déroulé plus ou moins sans anicroches, sauf pour Königsberg – pardon, Kaliningrad (rebaptisé en 1946 du nom du président du Præsidium du Soviet suprême et membre du Comité central du Parti, la sinistre marionnette de Staline, Mikhaïl Kalinine). Là, les deux principaux candidats en lice étaient Emmanuel Kant et l'impératrice Élisabeth. La fille du grand tsar russe et un philosophe allemand ! Qui, en plus, la devançait à l'issue des premiers tours du scrutin. Cela ne pouvait pas, ne devait pas arriver ! Certes, le promulgateur de l'impératif catégorique avait également des adversaires : dans le feu de l'action, sa tombe et sa statue avaient été profanées, aspergées de peinture, et le sol autour jonché de tracts l'accusant d'être un « traître à la Patrie », mais les habitants ne

semblaient pas vouloir changer d'avis. Alors, comme souvent, le débat fut tranché par les armes, heureusement cette fois sans effusion de sang.

Un vice-amiral de la flotte baltique rassembla ses troupes – et Dieu sait s'il y en a par là-bas! – pour leur expliquer comment elles devaient voter :

« On nous bassine avec Kant, ce soi-disant philosophe – mais c'est un homme qui a trahi sa patrie, qui s'est humilié, rampant sur les genoux, afin d'obtenir une chaire universitaire, pour y enseigner, pour y écrire des bouquins obscurs que personne parmi vous n'a lus et ne lira jamais », clama-t-il. Comme on s'en doute, les marins votèrent comme un seul homme. *Exit* le « traître à la patrie ».

(Le résultat de cette absurdité fut que l'aéroport n'a toujours pas d'esprit tutélaire et continue de s'appeler l'« aéroport Khrabrovo », d'après son emplacement.)

Le troisième exemple est encore plus récent, et il ne concerne pas la Russie *stricto sensu*, mais la Biélorussie. Loin de moi toute velléité annexionniste, mais on ne peut nier qu'il s'agit dans les deux cas de l'espace postsoviétique et d'une tradition culturelle partagée : durant soixante-dix ans, les étudiants biélorusses ont été eux aussi nourris à la mamelle du marxisme. Dans un reportage à la télévision française, on voyait un groupe d'habitants de Minsk devant une prison : ils étaient venus pour essayer d'avoir des nouvelles de leurs proches, arrêtés lors des manifestations et condamnés. Une très jeune fille se trouvait là à cause de sa mère. « Pourquoi a-t-elle été arrêtée ? » a demandé

l'intervieweur. – Maman est une activiste écolo. – Oui, mais qu'a-t-elle fait? – Elle lisait Kant dans un micro devant l'hôtel de ville.»

Elle lisait Kant – et elle a écopé d'une peine de prison...

« Certes, on dit : la liberté de parler ou d'écrire peut nous être retirée par un pouvoir supérieur, mais absolument pas celle de penser. Toutefois, quelles seraient l'ampleur et la justesse de notre pensée, si nous ne pensions pas en quelque sorte en communauté avec d'autres à qui nous communiquerions nos pensées et qui nous communiqueraient les leurs ! On peut donc dire que ce pouvoir extérieur qui dérobe aux hommes la liberté de communiquer en public leurs pensées leur retire aussi la liberté de penser. »

Well said, old mole!